



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

240. a.

70.



600035652R



DU
FLAMAND, DU WALLON ET DU FRANÇAIS
EN
BELGIQUE.

DU FLAMAND,
DU
WALLON ET DU FRANÇAIS
EN BELGIQUE,

PAR
UN AMI DES LETTRES.

Eh quoi ! toute cette musique,
Pour la chanter.
Tout au plus à quelque rustique.
LAFONTAINE, livre III, fable XV.

W

83.



LIÈGE,
Imprimerie et lithographie de N. REDOUTÉ, rue de la Cathédrale, 44.
—
1857.

240. a. 70.

DU

FLAMAND, DU WALLON ET DU FRANÇAIS

EN
BELGIQUE.



Si l'on a eu à signaler un mouvement flamand, voici qu'il semble s'opérer aussi un mouvement wallon.

L'on annonce la constitution d'une Société Liégeoise de littérature wallonne.

Le but de cette Société sera d'établir annuellement des concours de poésie wallonne, de rassembler les éléments d'une grammaire et d'un dictionnaire de cet antique patois, enfin de faire certaines publications en wallon.

L'on n'aperçoit dans ce but rien que le désir de se rendre compte de la signification exacte d'anciennes rondes, de chants grivois et de pamphlets satiriques transmis par les générations passées, et de satisfaire la juste curiosité des classes populaires pour des traditions qui intéressent plus ou moins vivement leur patriotisme local. Quant aux nouvelles publications wallonnes telles que les poésies fort ingénieuses et pleines de sentiments qui ont paru récemment dans différents journaux de Liège, elles sont un moyen pour leurs auteurs de se mettre à la portée de tous ceux qui, peu initiés aux beautés du haut style et des livres

classiques, trouvent plus récréatives les compositions écrites dans leur langage familier.

Ces goûts-là sont louables à plusieurs titres et ils doivent être considérés comme fort naturels, puisqu'ils sont communs à une infinité d'autres fractions de peuples, dans presque tous les pays. Ce n'est pas que tout en approuvant ce genre d'amusement littéraire, nous n'ayons quelques restrictions à faire, certaines objections à élever; mais on les rencontrera dans le cours de la rapide polémique soutenue dans ces quelques pages contre ce retour aux vieux patois, et contre l'extension qu'on semble enclin à leur donner, à peine est-ce croyable! En plein dix-neuvième siècle, alors que nos têtes sont déjà assez fatiguées de la multiplicité des études, bien autrement importantes que les besoins de la société nous imposent.

Quelque chose de plus sérieux et de plus grave que cette patriotique fantaisie des spirituels amateurs du patois Liégeois, ce sont les tendances ambitieuses, ultra-ambitieuses et outre-cuidantes des amateurs de la littérature flamande. Il est de notoriété que des comités flamingants existent, qui aspirent jusqu'à introduire l'usage du flamand dans les séances de l'Académie royale de Bruxelles, à le faire admettre dans les débats du Parlement belge, à titre de langue légale et officielle, en un mot à le faire monter au rang de langue nationale.

Voilà des prétentions exorbitantes contre lesquelles nous voulons protester. Le bon sens et la force des choses s'opposent tout d'abord, et de la manière la plus absolue, à une aussi folle tentative, s'il est vrai que quelques esprits passionnés de nos provinces occidentales aient pu y songer; et les arguments qui se présentent en foule pour les combattre, nous les ferons valoir avec franchise et sans appréhension.

Ce serait faire injure à la raison et au patriotisme des Belges que de supposer qu'une question presqu'exclusivement littéraire

puisse devenir un élément de discorde ou de haine parmi eux.

Dans un article assez étendu, qui se distingue par beaucoup d'érudition et de fort judicieux raisonnements, M. Stecher, professeur agrégé à l'Université de Liège, a établi par des faits tirés de l'histoire de nos provinces, qu'anciennement jamais la différence du langage n'y fut une cause d'inimitié ; il démontre qu'au contraire, dès le moyen-âge, le Hainaut, pays essentiellement wallon, soutenait constamment la cause des Flandres, et que le pays de Liège lui-même témoignait les plus chaleureuses sympathies pour les communes flamandes ; tandis que le duché de Brabant, province intermédiaire, dans la plus grande partie du territoire de laquelle, la langue flamande était en usage, agissait dans un sens opposé (1).

En Italie, de Milan à Naples, les populations ne parlent qu'une seule et même langue, et cependant un écrivain italien a dit : « Comment devons-nous considérer l'Italie ? Comme un nom donné à une contrée habitée par des nations tout-à-fait distinctes. »

Ce n'est donc pas la conformité des langues qui constitue, ni l'absence de cette uniformité qui détruit une nationalité. Ce qui l'affaiblit et la ruine, c'est l'esprit d'oppression et de domination de quelque part qu'il vienne. Ce qui la fortifie et la rend durable, c'est un commun amour de l'indépendance et de la liberté, une constante fidélité à des institutions proclamées inviolables. Voyez l'antique Helvétie, cette noble Suisse, composée aussi d'éléments hétérogènes, de cantons parlant les uns l'Allemand, les autres l'Italien, d'autres le Français, quelques-uns encore, partiellement, des dialectes particuliers ! Ces cir-

(1) *Revue Trimestrielle*, de Bruxelles, tome 1^{er} de la 3^{me} série annuelle.

constances locales et fortuites , ces accidents de terrain pour ainsi dire , n'empêchent pas tous ces cantons de demeurer fortement unis, et de former un faisceau indestructible.

Eh bien ! si nous renfermons la question des langues exclusivement dans le cercle des intérêts littéraires , nous avons à objecter que la Suisse encore n'a pas plus que notre pays une littérature à elle seule , une littérature nationale , parce qu'il n'existe pas plus de langue helvétique qu'il n'existe de langue belge. Cependant , la Suisse a produit une multitude d'écrivains qui figurent avec gloire dans les littératures européennes. N'a-t-elle pas donné à la France Jean-Jacques Rousseau, l'éloquent philosophe de Genève ; M^{me} de Staël¹, fille d'un génévois illustre ; Sismonde de Sismondi , le grand historien ; Topffer , le charmant et ingénieux conteur ; Merle d'Aubigné , le savant historien de la Réforme , encore vivant , pensons-nous ; Benjamin Constant , publiciste et orateur brillant ; à l'Allemagne, Gessner, Zschokke , le chanoine Schmidt , le fécond auteur d'une foule d'excellents ouvrages d'éducation et de morale , etc., etc. En quoi l'esprit national de la fédération suisse a-t-il souffert de cette double gloire ? En quoi l'a-t-elle altéré ? Nul ne pourrait l'indiquer. Mais ces éléments de gloire ne se fussent pas fait jour, si l'idiôme de ces cantons eut été un patois spécial , quand bien même les auteurs que nous venons de citer eussent alors écrit dans cet idiôme avec un égal génie , avec un égal talent. Il n'est pas douteux que si Zschokke , Gessner et Lavater , le célèbre physionomiste de Zurich , que nous allons oublier , eussent écrit , par exemple , dans un patois semblable à celui que notre savant professeur Meyer a , avec tant d'esprit et de verve , exhumé d'une charmante vallée du Luxembourg cédé , (si regrettablement cédé , hélas !) leurs ouvrages auraient été exposés à attendre pour sortir de l'obscurité et pour obtenir quelque retentissement dans le monde européen , que l'un ou l'autre collaborateur zélé

de la *Revue Encyclopédique* de Genève voulut bien s'en occuper comme d'une curiosité *archéologique* !

En Savoie, pays réuni au Piémont où l'on parle italien, les De Maistre ont écrit en français qui y est la langue de la bonne société, et personne que nous sachions ne les a jamais accusés d'avoir compromis par là leur nationalité.

Sans chercher d'autres exemples au loin, rappelons ici que nos provinces flamandes elles-mêmes ont produit de nos jours bon nombre d'auteurs de mérite qui ont écrit en français, et certes, ce ne sont pas des hommes dont le patriotisme puisse être le moins du monde mis en doute. Avons-nous besoin de citer l'honorable M. Devaux, publiciste distingué, M. Moke, auteur de plusieurs ouvrages excellents qu'il avait fait précéder dans sa jeunesse des romans non moins remarquables de Philippine de Flandre et des Gueux de Mer; M. de Saint-Génois qui a publié plusieurs romans pleins d'intérêt sous le rapport historique et local; M. Kerwyn de Luthenhove, historien éminent; M. le docteur Guislain, auteur aussi disert que praticien des plus philanthropes; M. le professeur Altmeyer à qui sont dûs de profondes recherches et de vastes travaux historiques. A côté de ces prosateurs, il y a lieu de mentionner comme poètes : M. Ch. Marcelis, auteur du poème des *Germaines*; M. de Decker, (1) aujourd'hui Ministre; et le romantique auteur des *Primevères* et de beaucoup d'autres charmantes poésies, M. André Van Hasselt, Limbourgeois, de même que feu M. Weustenraad dont les lettres belges déploieront toujours la fin prématurée. Cette liste d'auteurs flamands écrivant le

(1) M. De Decker a publié 2 volumes de poésies, à Bruxelles en 1836 ou 37. S'il n'était pas ou s'il n'était plus Ministre, nous ne nous bornerions pas à en faire une simple mention, malgré l'oubli dans lequel ces essais poétiques, gracieuses productions de sa jeunesse, paraissent être tombés.

français n'est pas complète à beaucoup près : mais l'on peut conclure de la phalange si distinguée qu'elle présente que les meilleurs esprits des Flandres ne prêchent point par leur propre exemple en faveur de l'extension et de l'envahissement de la langue flamande, en un mot de ce que l'on désigne sous la dénomination de mouvement flamand.

Ils ont compris que les ouvrages originaux écrits dans la langue d'une grande nation, et qui est presque toujours alors commune à plusieurs nations, telle que le sont l'italien, le français, l'anglais, l'allemand, le slave, etc., etc., sont seuls destinés et admis à faire partie de ce qui s'appelle une littérature.

Tout ce qui se publie à l'écart de ces grands courants d'idées générales et de sentiments universels, ne peut être considéré que comme une fantaisie, un jeu de l'esprit, objets d'agrément limités à certaines localités, et correspondant uniquement à leurs mœurs et à leurs coutumes spéciales.

Que si c'était dans ces conditions restreintes que voulut se maintenir le mouvement flamand ! à la bonne heure ! Il ne serait que juste et raisonnable, et un utile agent de civilisation pour les Flandres, une partie du Brabant, la province d'Anvers et celle du Limbourg.

Il servirait puissamment à propager le goût des plaisirs de l'esprit et des travaux de la pensée parmi les classes inférieures de la société dans ces contrées où le peuple paraît être naturellement indolent et insouciant au suprême degré sous ce rapport.

Ce vœu s'est déjà peut-être traduit en fait. Il nous le semble au moins, à en juger par le titre de la Société bruxelloise : *Tot volks'beschaving* (pour la civilisation du peuple), et de celle de Gand : *Willems fond*, qu'un auteur flamand désigne comme ayant pris pour mission de s'occuper du perfectionnement de la langue et de l'émancipation intellectuelle du peuple flamand. (sic). Notons bien ces titres. Ce n'est pas sans meurtrir nos

sincères sympathies pour d'estimables compatriotes que nous les signalons ; mais à quels commentaires ne prêteraient-ils pas au triple point de vue économique , politique et religieux , si prétendant nous renfermer , nous le répétons , dans la question purement littéraire , il ne nous suffisait de ne profiter des arguments que nous offrent ces titres que pour la défense de notre thèse spéciale !

Ne trahissent-ils pas le plus triste état de choses , et cet état il faut l'attribuer principalement à l'usage exclusif d'une langue inculte qui sépare du mouvement social ceux qui la parlent , et devient pour eux une cause d'isolement.

Quoi ! lorsque à la face du ciel, au su et au vu de tout le monde, les populations de nos provinces où la langue française se parle généralement, (le wallon n'y étant que le langage *familiier* des ménages bourgeois et des campagnes), ont marché à pas de géant dans la voie du progrès en tous sens et sous tous les rapports, la population agricole et celle qui compose la basse classe des villes flamandes, sont restées stationnaires, si elles n'ont plutôt rétrogradé ! Nous savions bien qu'elles ont l'habitude des vociférations obscènes et des jurements blasphématoires que l'on n'entend presque jamais dans les contrées wallonnes; nous savions aussi que certaines parties des Flandres s'étaient singulièrement appauvries, que les crimes contre les personnes sont beaucoup plus fréquents dans toutes les localités flamingantes que dans le reste de la Belgique ; mais nous ignorions que même pour ce qui concerne l'instruction élémentaire, elles devraient figurer en noir sur la carte que l'on dresserait à l'instar de celles de M. Charles Dupin, de l'état intellectuel du royaume. Nous pensions que si ces populations ne connaissaient pas les principes de la grammaire française, elles avaient au moins appris les éléments de la grammaire flamande ; mais il paraît que cela n'était pas possible, par la bonne raison qu'il n'y

en avait pas de reconnue, et qu'il s'agissait d'en rédiger une. Le flamand était demeuré variable d'une localité à l'autre, donc sans règles fixes : l'acheminement à la régularisation de ses dialectes divers est principalement dû, si nous ne nous trompons, aux exigences bienfaisantes de la loi sur l'instruction primaire prescrivant l'établissement d'une école autorisée et inspectée par le gouvernement, dans chaque commune. Il a bien fallu alors constater l'absence de règles fixes pour l'enseignement du flamand; et rebutés par d'insurmontables difficultés, les uns songeaient déjà à adopter en partie l'orthographe allemande, lorsque les autres, et ce fut le plus grand nombre, ont trouvé plus naturel de se raccrocher au hollandais. Depuis lors, et de plus en plus, l'orthographe hollandaise est à quelques syllabes près, celle du flamand.

Il nous semble que c'est là une nouvelle raison à ajouter à toutes les autres pour que le flamand ne prime jamais la langue française en Belgique; car ce serait nous démentir de notre propre gré, ce serait commettre un palpable contre-sens relativement à l'une des causes notoires de notre soulèvement contre le roi Guillaume en 1830. Pour le reste, il ne peut naître que de bons résultats de cette affiliation littéraire à la Hollande.

Le peuple hollandais se distingue par les plus estimables qualités, et il jouit comme nous des bienfaits du régime constitutionnel et de la liberté des cultes.

Dans l'usage du flamand, du moment qu'il ne prétend pas sortir de ses limites originelles, nous voyons d'ailleurs cette grande utilité pour ceux dont il est le langage de naissance, qu'il est la clef de l'anglais et de l'allemand. C'est donc un avantage réel pour eux; et qui leur assure à cet égard la même supériorité que celle qu'un heureux instinct leur a donné

sans contredit dans l'art de la peinture, (1) sur leurs compatriotes d'origine soit gauloise, soit romaine, qui ne parlent et n'écrivent que le français.

Nous sommes de ces derniers ; et nous proclamons qu'on trompe les flamands et qu'on leur en impose dans des vues fort équivoques, quand on insinue que cette affinité avec un peuple voisin exerce une influence délétère sur le patriotisme des wallons. Elle n'y introduit pas la plus petite parcelle d'alliage capable d'altérer la pureté, la sincérité, la loyauté de notre attachement à la mère-patrie. Pas un atôme de ce sentiment ne s'en trouve atrophié ! Mais la vérité est que, grâce à la diffusion des lumières et aux progrès de l'esprit de justice, cette communauté de langue avec une grande nation, nous préserve, nous, d'être atteints de cette espèce de *gallophobie*, poussée à l'excès chez quelques belges, et qui les aveugle au point de méconnaître la réalité des immenses services rendus par la France à la civilisation moderne, aux divers points de vue de la législation civile et pénale, de l'organisation administrative et militaire, et avant comme après 1789, à l'esprit littéraire universellement.

Il n'est point de peuple qui ait profité autant que nous de ce qui est sorti de bon de la Révolution de 1789. Nous allons même plus loin ; nous ne craignons pas de dire que, grâce à d'heureuses conjonctures, grâce à un concours de circonstances propices, les Belges ont fini par profiter plus que les Français eux-mêmes des effets salutaires de ce terrible cataclysme social. Trêve ! trêve donc à de perfides et ingrates insinuations provenant d'hommes à vues étroites et mesquines !

(1) Cependant trois de nos peintres modernes les plus éminents sont wallons, MM. Navez, Gallait et Wiertz. — Point de règle sans exception. — Nous avons voulu faire allusion à la grande école flamande qui s'est glorieusement perpétuée depuis cinq siècles, et il n'y a pas eu d'école wallonne. *Sûm cuique.*

Quant aux lettres, aux belles-lettres, ainsi qu'on les appelait alors, dès le milieu du siècle dernier, l'influence de la littérature française était telle qu'elle ralliait à elle les trois plus puissants monarques de l'Europe : Frédéric-le-Grand, Catherine, Joseph II. La réaction qui eut lieu après eux, dans le Nord, doit être attribuée aux fautes de la Révolution, aux tâches de sang qui souillèrent sa marche triomphale ! Cette réaction, un peu plus tard, l'esprit conquérant et le despotisme de Napoléon ne firent que l'agrandir et la compléter en lui cédant tout le terrain pacifiquement obtenu par les brillants prosateurs, par les poètes, par les philosophes et les savants de la France du 18^e siècle. Un fait, un seul fait suffit pour caractériser l'importance de leurs glorieuses conquêtes.

En 1783, un corps scientifique et littéraire du centre de l'Allemagne, l'Académie de Berlin mit au concours cette triple questions :

- Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle ?
- Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative ?
- Est-il à présumer qu'elle la conserve ?

- Ce fut le discours de Rivarol, en réponse à cette question, qui fut couronné. Ce morceau qui reste au nombre des meilleurs de la littérature française par l'éclat et la force du style, par la justesse et la profondeur des idées, commençait par cette exorde :

« Une telle question, proposée sur la langue latine, aurait flatté l'orgueil des Romains, et leur histoire l'eût consacrée comme une de ses belles époques.

» La philosophie, lasse de voir les hommes toujours divisés par les intérêts divers de la politique, se réjouit maintenant de les voir fonder la république des lettres sous la domination d'une même langue.

» Spectacle digne d'admiration que cette uniforme et paisible

- » empire des lettres qui s'étend sur la variété des peuples ! Il
- » est plus fort et plus durable que l'empire des armes !!! »

C'était là un éloquent et généreux appel , non au profit de la domination de la France, mais en faveur de la fraternité morale et intellectuelle des peuples ! Nous mériterions réellement , nous autres Belges, l'épithète de Béotiens dont des esprits légers et peu observateurs, nous ont quelquefois affublés, si, possédant l'usage familier de cette langue française, si polie et si précise, nous consentions ou paraissions seulement disposés à consentir à accorder la moindre prééminence au flamand , à ce vieux langage, digne de notre vénération assurément , mais qui en est encore à la reconnaissance des éléments de son orthographe ou à établir ses rudiments ! Il faut convenir que ce serait d'ailleurs s'y prendre un peu tard.

« L'usage des langues n'est ni fortuit, ni arbitraire, a fort » bien dit J.-J. Rousseau ; il tient aux vicissitudes des choses ; » les langues se forment sur les besoins des hommes. Elles » changent naturellement d'après les changements de ces » mêmes besoins. » Ainsi, pour répandre les principes du christianisme, les premiers Pères de l'Eglise, sortis de l'Asie mineure, se virent forcés de renoncer aux langues hébraïque et chaldéenne et de se servir du langage des païens, des langues grecque et latine. Au moyen-âge, les plus célèbres philosophes et écrivains, dans le Midi aussi bien que dans le Nord de l'Europe, conservèrent également l'usage de la langue romaine. Et, chose singulière, ce fut le pays d'où cette langue était originaire, ce fut l'Italie qui s'en débarrassa avant tous les autres (1). Mais en France, depuis Abélard jusqu'à Descartes,

(1) Nous allons nous hasarder à rendre raison de ce phénomène linguistique. Ce sujet est banal pour les philologues ; mais il se rattache à celui de notre polémique par plusieurs côtés.

Le fond de la population de l'Italie était naturellement de souche latine ; à la

Le latin avait continué à être la langue spéciale des savants ; dans les Pays-Bas , Juste-Lipse , Erasme , Grotius , Spinosa ;

chute de l'Empire des Césars , des barbares de races diverses , s'étant mêlés aux aborigènes , la langue écrite fut négligée et oubliée pendant de si longs bouleversements ; mais adoucis par ce contact , et sous l'influence de la beauté du climat , ces barbares délaissèrent leurs dialectes d'origine ; il se forma entre les vainqueurs et les vaincus un jargon usuel , enté sur l'ancienne langue , et qui de vulgaire et de simple langue parlée qu'il fut d'abord , devint après quelques siècles une langue écrite riche , élégante , aussi sonore et harmonieuse que le latin , mais réglée d'après une grammaire toute différente. La Toscane en fut le berceau ; et bientôt sous l'égide de la puissance des républiques de Florence , de Gênes , de Venise et de Pise , les lettres se développèrent assez rapidement , pour que , dès le treizième siècle , de beaux poèmes en langue toscane , vinrent déterminer l'extension de cette langue dans toutes les contrées circonvoisines , ayant pour base de leur langage la basse latinité. L'Italien fut donc la première des langues littéraires modernes. Simultanément , d'autres jargons , entés sur diverses souches , des jargons , toujours plus ou moins mêlés d'éléments latins abatardis , s'enfantaient en Espagne et en France.

Le même travail s'opérait en Angleterre et en Allemagne , par une fusion analogue , mais plus lente , de différents dialectes d'origine septentrionale.

Lorsqu'advint la découverte de l'imprimerie , la langue latine , tout en demeurant le moyen usuel de communication entre les cours et entre les savants de l'Europe , commença à s'effacer devant l'impulsion des besoins distincts de chaque groupe de peuples , jusqu'à ce que le Français vint à supplanter le latin dans les hautes relations du monde diplomatique et de la république des lettres. Pendant cette longue élaboration sociale qui avait duré près de mille années , quelques dialectes s'isolèrent entièrement , tels que les langues de la Norvège , de la Suède , du Danemark , composées de racines scandinaves et tudesques ; le hollandais et le flamand furent également séparés de ces groupes consanguins , sans se rallier jamais à l'allemand malgré une étroite analogie.

Au moyen-âge , cet âge d'or des républiques italiennes et des grandes communes flamandes , notre pays contracta des rapports bien plus suivis avec l'Italie qu'avec l'Allemagne d'alors qui était toute féodale. Indépendamment de ces liaisons fondées sur une sorte de sympathie politique , et de nos relations commerciales avec l'Italie , il existait des rapports fréquents entre les artistes et les savants belges et italiens pendant les 12^e , 13^e et 14^e siècles ; Albert Dürer et Holbein n'étaient pas nés. L'Allemagne ne prit que plus tard son glorieux essor dans la carrière des arts et des lettres où elle trône aujourd'hui avec éclat.

chez les Anglais, Hobbes et Bacon, et Newton encore ; dans le Nord, Leibnitz, Puffendorff, et d'autres, avaient adopté la langue latine aussi, comme seul moyen de correspondre et d'échanger leurs idées avec leurs émules des autres contrées européennes. Cependant, le latin commençait à devenir suranné, précisément à l'époque où la langue française prenait en quelque sorte son assiette académique.

Ce sentiment de la vétusté du latin se laisse apercevoir dans ce passage de Leibnitz :

« Il importerait, à la culture des lettres, disait-il, maintenant, (1) que nous avons voyagé dans les principales langues mortes et vivantes, et savouré le goût des plus célèbres, de nous renfermer dans une seule. » Qu'eût-il dit ce grand philosophe, lui qui désirait une langue unique et universelle dans l'intérêt de la science, de la philosophie et des lettres, si on lui avait proposé de concourir à l'intrusion nouvelle d'un idiôme similaire de l'Allemand, d'où celui-ci peut fort bien être issu dans son origine, ainsi que quelques philologues flamands l'insinuent, mais laissé à une incommensurable distance par

Les partisans du germanisme dans notre pays doivent donc pour dresser les étaux de leur système et de leurs hypothèses, et pour justifier leurs tendances de *cousins issus de Germains*, sauter à pieds joints au-dessus de tout le moyen-âge et des siècles écoulés depuis, et se reporter à l'époque de l'invasion des Cimbres et des Teutons, des Germains et des Francs, des Normands et des Saxons, des Sicambres, des Visigoths et des Ostrogoths, des Suèves et des Vandales, des Fluns et des Alamans ! C'est là un arsenal de grands parents extrêmement farouches, et dont il est fort heureux pour nous que vingt siècles nous séparent ! Autant vaut remonter au déluge, ou tout au moins, pour nous tenir *dans l'espèce*, comme l'on dit au barreau, autant vaut retourner aux pieds de la tour de Babel, point de départ, selon la Genèse, de la confusion des langues et de la dispersion de la postérité de Noé.

Laissons-les y aller seuls, le plus seuls que possible !!!

(1) Leibnitz, mort à Leipsig ou à Hanovre vers 1720.

l'abondance et la richesse infinies de cette même langue allemande et par la prosodie si pleine d'intonations imitatives et de mélodie poétique? Leibnitz dirait, pardonnez-nous de le penser, chers compatriotes, il dirait tout honnêtement que c'est là une chose absurde et inouïe. Autant vaudrait tenter de faire rebrousser un fleuve vers sa source ! En aucun temps, et nulle part, semblable prétention n'a osé se montrer au grand jour.

En Angleterre, les habitants du pays de Galles, de Cornouailles et de la Basse-Ecosse, songent-ils à revendiquer la prééminence des anciens dialectes gaélique, cornique ou erse ?

En Italie, Venise, métropole commerciale du moyen-âge, contemporaine de la splendeur de Bruges et de Gand, a-t-elle jamais cherché à faire dominer le patois vénitien à cause de son ancienneté ? En France, dans les départements formés de la Provence et du Languedoc, les sociétés littéraires de Toulouse ou bien celle d'Agen, songent-elles à l'occasion des succès récents du poète populaire Jasmin, à réclamer à Paris le remplacement du français par le dialecte provençal, sous prétexte que celui-ci serait plus ancien, et que les troubadours et les jeux floraux ont mis au jour de douces histoires d'amour et de chevalerie, ou le bon roi Renée et Clémence Isaure de gais fabliaux et de tendres romances, bien longtemps avant l'Académie française, de même qu'en Belgique les chambres de rhétorique florissaient dans les Flandres et que Jacques Van Maerlandt y versifiait plusieurs siècles avant l'institution de l'Académie royale de Bruxelles ?— En France encore, les départements composés de l'ancienne Bretagne, élèvent-ils des prétentions analogues sous prétexte de la primauté ou de la priorité d'origine du celto-breton, base du patois encore usité dans leurs campagnes. L'ancienne Alsace aspire-t-elle à faire retentir dans le reste de la France son *platt-deutsch*, ou l'ancienne Flandre-française la langue vulgaire de Dunkerque et de Gravelines ?

Dieu nous garde, toutefois, de méconnaître le mérite réel des vieux chroniqueurs des Flandres et de ne pas rendre loyalement justice et hommage au patriotisme et aux talents de leurs poètes et romanciers modernes. Nous accueillerons même sans dissertation, l'assertion quelque peu téméraire, énoncée par l'un de ces écrivains : « *Que le flamand est doté de toutes les brillantes qualités de la langue d'Homère, qu'il en a la marche générale, le génie, les riches dérivations, les magnifiques effets, en un mot, qu'il égale les beautés du grec, s'il ne les surpasse.* » (1)

Ombres de Périclès et de Démosthènes, que ne pouvez-vous apparaître, et venir, dans un concours d'euphonie, à Dixmude ou à Thourout, décider de la solution de ce problème si inopinément soulevé par un patriotique égarement !... Ainsi peuvent les meilleurs sentiments conduire à des idées vraiment burlesques !

Quoi qu'il arrive, personne ne parviendra à nous convaincre qu'une langue qui s'est arrêtée au quinzième siècle convienne à la société actuelle. Elle peut, à la rigueur, suffire à l'expression des sentiments naïfs, des idées primitives, et à la peinture des images simples et naturelles qui sont les éléments de la poésie et du roman ; elle peut fournir encore un certain contingent de phrases familières, de même que le patois wallon, à la composition des chansons, des ballades, des complaintes et des pièces destinées aux petits théâtres, parce que ces genres admettent des dictionnaires vulgaires et triviales que les convenances et le goût excluent de la littérature sérieuse et de la bonne société ; mais quelle ne sera pas l'insuffisance de cette langue, lorsqu'il s'agira de la nomenclature immense des mots nécessaires à l'explication technique des doctrines, des sciences, des arts compliqués répandus aujourd'hui dans le monde ! Où se trouve son répertoire des noms de choses les plus

(1) *Analogies linguistiques*, par Lebrocqy, page 390.

usuelles que le raffinement du luxe , l'habitude du confort, les progrès de la civilisation, le temps enfin ont jétés dans le commerce de la vie? Quel cercle incommensurable à remplir ! quelle inscrutable lacune à combler ! quel vocabulaire de mots à forger , et qu'on ne parviendra à forger qu'en les calquant sur le hollandais ou l'allemand. La vie de l'homme est trop courte pour être employée à sortir de ce dédale , et c'est une entreprise dont vraiment le besoin ne se fait aucunement sentir.

Résumons-nous. Quelques anciens dialectes , jargons ou patois , ont survécu aux bouleversements amenés par le temps, ce grand mêleur et démêleur des choses humaines. Exubérances inévitables qu'il ne faut pas songer à extirper , qu'elles subsistent donc et prospèrent au gré de ceux qui les aiment ! nous qui voulons la liberté de conscience , nous ne pouvons que vouloir aussi la liberté des langues ; mais nous croyons avoir démontré que toutes les façons de parler qui ne sont pas d'une grande langue , légitimée par un usage général , ne peuvent servir qu'aux caprices de l'esprit de clocher et à l'amusement des braves gens qui se plaisent à suivre modestement les petits sentiers plutôt que les grandes voies de communications.

Personnellement , nous aimons trop ce qui est naïf et pittoresque pour ne pas reconnaître que ces petits chemins sont loin d'être dénués de quelques charmes et de quelques attraits ; mais aspirant à des jouissances plus élevées, nous sommes tentés d'appliquer à ce sujet la pensée philosophique d'un littérateur anglais, le docteur Berkeley , auteur du *Guardian*. Il préférerait à la possession d'un jardinet, borné par quatre murs, la simple jouissance du libre accès dans un grand et beau parc de son voisinage. « Là au moins, disait-il, de vastes pelouses, des bosquets artistement dessinés, de majestueux boulingrins, des allées qui se perdent dans l'horison , d'immenses pièces d'eau

• et de coquettes cascades, récréent de toutes parts la vue et
• l'imagination, en même temps que l'on y respire la senteur
• embaumée des plantes exotiques, et le grand air si bienfai-
• sant. » Et le bon docteur s'y croyait aussi heureux, même
plus heureux peut-être à plusieurs égards, que le propriétaire,
opulent possesseur du parc.

Il nous semble que notre situation littéraire peut s'assimiler
allégoriquement ce système *communiste* de propriété. La belle et
noble littérature d'une grande nation voisine est un magnifique
jardin, entièrement à notre disposition, et qui ouvre un vaste
champ à l'activité de notre intelligence.

Grâce au privilège que nous avons de comprendre à fond
toutes les branches de cette littérature sous ses formes mul-
tiples qui, avec la clarté et la netteté incomparables du style,
la rendent la plus complète qui existe, nous pouvons la consi-
dérer comme nôtre, et nous en jouissons réellement tout autant
que si elle l'était.

Nous entendons déjà quelques chatouilleux patriotes s'écrier
que cette position est toute passive et capable de porter atteinte
à notre caractère national ! Encore une fois, de telles appré-
hensions sont exagérées et puériles, aujourd'hui qu'il n'y a
presque plus rien d'exclusivement particulier ou d'inhérent en
propre à un pays, sinon les vertus civiques et les institutions
politiques qui individualisent sa personification entre les au-
tres peuples.

Nous conjurons ceux de nos compatriotes qui protègent
avec autant de bonne foi que d'ardeur, nous aimons à le croire,
la langue flamande, entr'autres raisons, à cause de son affinité
avec les langues du Nord qu'ils considèrent comme plus favora-
bles à l'esprit d'indépendance et de liberté, (étrange erreur,
selon nous, en contradiction manifeste avec tous les faits de
l'histoire moderne !) nous les conjurons de vouloir bien peser

le passage suivant du discours de J. J. Rousseau *sur l'origine des langues* : « La diversité des langues populaires empêchent » le retentissement de l'éloquence. Elle favorise la politique du » canon , de l'intrigue et des écus , qui a pour maxime de tenir » les sujets épars et divisés. » Ajoutons *peuples* à sujets , et la pensée de Rousseau complètera celle que nous défendons ici.

Que nos adversaires la méditent , et en élargissant cette pensée , en l'alliant à l'idée de l'unité humanitaire , ils se convaincront que cette sublime et sainte combinaison de l'amour de la patrie et de la fraternité des peuples est une bien plus sûre sauvegarde pour les petites nationalités que la spécialité du langage. Or, la langue française plus souple , plus communicative, plus sympathique, plus attractive est plus propre, à cause de ces qualités, à cimenter ces liens de fraternité universelle que « les sons de voix gutturaux, rudes, rauques et sourds qu'ac- » compagnent souvent des articulations dures et bruyantes qui » semblent toujours exprimer , c'est Jean Jacques qui le dit , » la colère ou la menace. »

La Belgique , elle , a suffisamment prouvé depuis plus d'un quart de siècle que ni la presse étrangère , ni le déluge de livres réimprimés qui encombre ses librairies , pas plus que les évolutions politiques et les tourmentes révolutionnaires de la plupart de ses voisins , n'ont pu ébranler un instant les fondements de son indépendance et de son individualité nationales. Loin d'y porter atteinte , tant de circonstances périlleuses , heureusement traversées, semblent avoir au contraire accru en Belgique la virilité des forces sociales et l'activité des esprits.

Loin aussi que l'on puisse nous accuser de demeurer passifs à aucun égard , il y a abondance , il y a luxe , il y a faste de mouvement intellectuel dans notre pays. En nul autre , le goût de l'instruction , des sciences et des lettres , outre celui plus général encore des beaux-arts, ne se révèle d'une manière

plus éclatante. Les bibliothèques publiques et particulières y sont nombreuses et extrêmement riches. On y compte dans presque toutes les villes un cercle artistique et littéraire, une société de lettres et sciences. Que l'on compare, si l'on veut, les membres de ces sociétés, sous le rapport de l'improductivité de leurs goûts littéraires, à ces amateurs nombreux des beaux-arts, qui, tout en se passionnant pour la musique ou la peinture, ne cultivent cependant ni l'un ni l'autre de ces deux arts; ce ne sont pas moins tout autant de prosélytes de l'esprit littéraire. Ajoutons-y tous les hommes instruits et éclairés, qui, par leurs occupations professionnelles ou l'éloignement de leur résidence, ne sont pas à portée de faire partie de ces centres d'émulation; tous ceux, en outre, qui, bien qu'aimant l'étude, n'ont pas le moyen de profiter de ces réunions urbaines; et nous pourrions affirmer avec certitude que ce ne sont pas les intelligences aptes à les comprendre et à les apprécier qui font défaut à nos littérateurs, à nos écrivains.

Nous en avons entendus qui se découragent et se lamentent. Qu'ils songent que nous vivons au milieu d'un tel tourbillon d'affaires, de plaisirs, de voyages, d'inventions nouvelles, de distractions de toutes sortes, au milieu d'une telle diffusion de connaissances et de capacités, que les talents les plus réels, tout en attirant les regards de la foule, ne parviennent pas à captiver longtemps son attention.

Autrefois l'homme de lettres couronné de quelque célébrité, était un homme admiré, recherché, festoyé, un grand homme en un mot. Depuis lors, c'est-à-dire, depuis que les journaux, les revues périodiques, les conférences publiques font une consommation énorme d'hommes de lettres, nous n'avons plus que la petite monnaie des grands hommes. Les petits grands hommes foisonnent, pullulent, voltigent autour de nous. Il y en a qui planeront même bientôt au-dessus de nos têtes dans les

atrs. Un savant professeur nous l'a promis l'autre jour avec le perfectionnement prochain des aérostats. Ce sera du moins un sûr moyen de supériorité.

Toujours est-il que voici quel est sur terre l'état actuel des choses. Un talent plus ou moins remarquable apparait, et il est applaudi; à peine a-t-il la vogue qu'un autre le distance et le fait oublier. Celui-ci s'efface à son tour devant un troisième, le seul dont on s'occupe pendant... deux fois vingt-quatre heures ! — Cette progression, en se perpétuant, ne peut que contribuer à l'expansion des plaisirs de l'esprit, ineffable jouissance, propre à notre époque; mais partant plus de gloire!

La gloire éparpille quelques molécules homéopathiques de ses rayons sur ces essaims d'éphémères, mais son immortelle auréole n'entoure plus personne! Il en est de même des arts, des découvertes, des hauts faits militaires; plus rien ne passe pour rare; plus rien n'étonne, plus rien n'est capable de produire une admiration ou un enthousiasme durable. Est-ce peut-être un astre qui s'est éclipsé que celui de la gloire, et qui n'est plus destiné à reparaitre? — C'était à peu près l'avis du dernier mortel qu'elle a couvert de son disque. D'après les mémoires du duc de Raguse, Napoléon I^{er}, le dominateur de l'Europe pendant quelques années, s'était aperçu de l'impossibilité pour lui de devenir un second Alexandre-le-Grand, d'éblouir complètement, de jeter l'éclat, de répandre le prestige d'un demi Dieu ainsi que l'avait fait Alexandre, vainqueur de l'ancien monde. Tant il est vrai qu'à une époque de grande civilisation et de maturité morale, comme la nôtre, la puissance ne peut plus être dans un seul, ni même dans quelques-uns; elle est dans tous!

Abandonnons donc les rêves de gloire aux ambitieux. Ce n'est point elle que recherche l'écrivain sérieux, l'écrivain philosophe

voué à d'utiles travaux. Il ne fait point trafic de son talent. L'ambition n'en est pas non plus le mobile. Le but de ses efforts est d'obtenir pour résultat le triomphe de la raison. La gloire vient alors quelquefois à lui sans qu'il la sollicite ; mais il lui suffit du succès de ses opinions pour trouver en lui-même sa consolation et la récompense la plus douce.

Ce sont de ces libres et solides penseurs que la Belgique réclame pour correspondre à la vigueur de sa sève nationale. D'ailleurs, la force de la pensée n'exclue ni la grâce de l'expression, ni l'élégance de la forme, ni même un aimable enjouement.

C'est en faveur des écrivains qui réunissent ces heureuses qualités, et non au profit des esprits légers, courtiers de frivoles facéties, véritable Bohême de la littérature, que nous osons adresser une fraternelle exhortation au public et à la presse belges ; notre voix, trop peu digne du sujet, dût-elle se perdre dans le vide,

Comme meurt sans laisser de trace
Le chant d'un oiseau dans les bois !

Cette exhortation, heureusement pour nous, s'inspirera de celle que leur adressait déjà, il y a bientôt vingt ans, l'un de nos plus spirituels écrivains, dans la préface de son charmant petit volume, intitulé : *Mosaïque belge*. Quoique la situation se soit considérablement améliorée, ces conseils seront encore entendus avec fruit à l'heure présente.

Pour encourager les littérateurs qui écrivent non pas à Paris, mais à côté de vous, au milieu de vous, en suivant le courant de vos idées, de vos opinions, de vos sympathies, en se conformant à l'esprit particulier de vos institutions, et sous l'influence de l'air natal, nous vous demandons « un intérêt un peu plus » vif, une sympathie un peu plus chaude, pour les productions

- » indigènes ; une critique vigilante , judicieuse et paternelle ,
- » qui encourage à propos , qui châtie même avec amour et qui
- » ne néglige rien. »

Que les Aristarques belges soient assez impartiaux pour ne pas négliger surtout , nous permettrons-nous d'ajouter , de se tenir au courant de ces productions nationales , et de les faire connaître sans exclure celles qui sont empreintes même de l'esprit d'un parti adverse , du moment qu'elles valent la peine d'être signalées, afin de préciser avec exactitude l'état des esprits et la marche des idées... ils exempteront en même temps par là nos auteurs de recourir à la réclame. Le Belge n'aime à faire parade de quoi que ce soit. Que d'hommes ne connaissons-nous pas parmi nous qui passent leur vie à ruminer modestement un profond savoir, sans jamais rien produire , ou qui, s'ils ont eu la fantaisie de livrer quelques pages à l'impression, se cachent de cette velléité , et n'osent prendre un plus libre essor , parce que rien ne les y engage , et que se croyant dédaignés du public, ils le dédaignent à leur tour. C'est là un amour propre mal entendu ou un excès de modestie.

Un de nos jeunes et plus énergiques écrivains , M. Charles Potvin , a dit dans un article sur les *Arts et les Lettres* en Belgique : « Que ce serait un beau livre et un livre utile , que » l'histoire des efforts de la pensée dans notre pays depuis 1815 » et depuis 1830 surtout. »

Nous partageons non-seulement cette opinion, mais nous prétendons que le simple recueil, à l'imitation des leçons de littérature de Noël et Laplace, d'un choix habile d'extraits des publications en langue française qui ont été faites en Belgique , tant en prose qu'en vers, par des auteurs nationaux, ressusciterait de belles et de bonnes choses qui sont éparses et perdues de vue, et nous révélerait des richesses littéraires prodigieuses , relativement à l'étendue du pays et à la date fraîche encore de

notre entrée dans la vie littéraire, cette vie de la vie comme l'appelait un ancien !

Ce travail servirait merveilleusement de corollaire au fragment suivant d'un discours récent du Président des trois classes de l'Académie de Belgique.

« Sire, disait au Roi, M. de Gerlache, le 1^{er} janvier 1837, »
» l'ère de l'indépendance a été pour nous une époque de renaissance en toutes choses. Les sciences, les lettres et les arts se »
» sont réveillés avec le sentiment de l'existence nationale. Nos »
» Universités, nos Écoles libres, nos Académies, la presse et la »
» tribune parlementaire, sont devenus des foyers d'où la lumière »
» a rayonné de toutes parts. Les sciences ont marché d'un pas »
» égal avec les arts et avec l'industrie, qui a pris chez nous, de »
» l'aveu même des grandes nations, un essor des plus remarquables. Enfin les lettres qui sont, dit-on, l'expression de la »
» société et qui doivent avant tout être l'expression du vrai, du »
» juste et du beau, ont peut-être encore plus d'obligations à »
» l'heureuse issue de notre révolution. »

Ch. S. de N.





